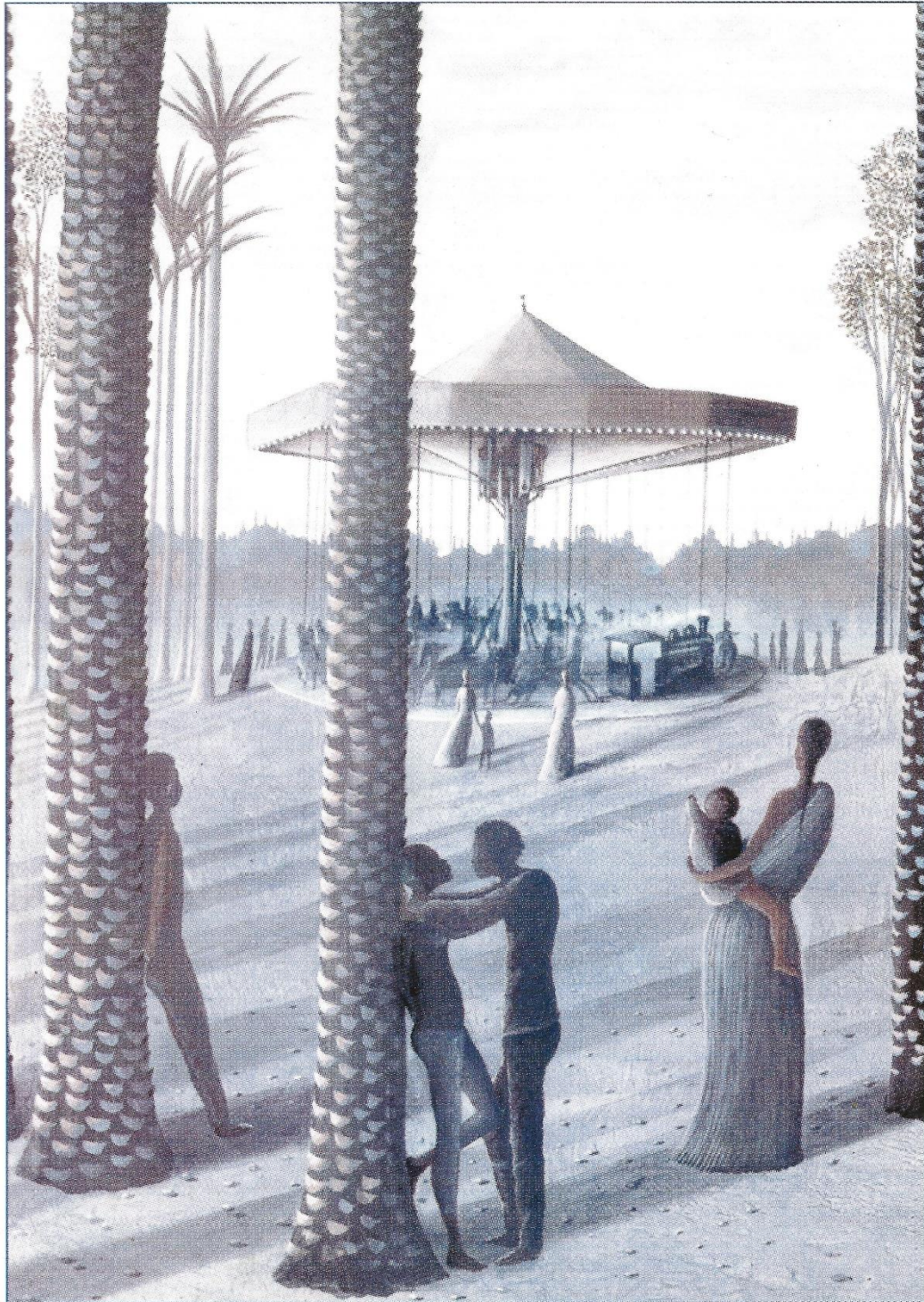


Nous voulons lire!

REVUE D'INFORMATION SUR LE LIVRE D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

N° 89 MAI 1991



Publiée avec le concours du Centre National des Lettres

JACQUES CASSABOIS

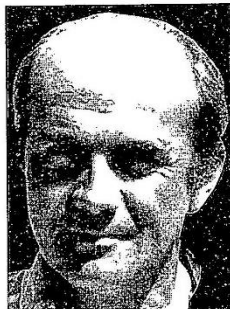
Propos recueillis par Bernard COLAS,
chez Jacques et Françoise CASSABOIS, le 6/9/90.

*L'idée de cet entretien est venue au printemps 90, après la parution des **Deux Maisons** en collection Verte aventure, chez Hachette. qui avait obtenu sur manuscrit, le Grand Prix de littérature pour la jeunesse du Ministère de l'Éducation nationale, de la jeunesse et des sports.*

*J'ai été frappé, en lisant **Les deux maisons** par un trait caractéristique de ton écriture, qui consiste à évoquer des choses très profondes, qui vont très loin chez les êtres, mais de façon légère. Alors je vais commencer très fort, Jacques, en te demandant si, selon toi, la vie est une chose sérieuse.*

Ca commence très fort, en effet !

Le mot sérieux nous a forgé quelques expressions comme «prendre les choses au sérieux» ou «se prendre au sérieux» en face desquelles il est aujourd'hui de bon ton de préférer l'humour. Son effet distanciateur nous ferait mieux prendre conscience de nos travers, de nos excès, de tout ce qui nous rend victime de nous-mêmes. Sans doute. Mais je ne suis pas certain, en écoutant certains rires de défoulement primaire, que l'humour favorise toujours cette prise de conscience et qu'il n'agit pas parfois à contre courant, en renforçant ce qu'il croit dénoncer. Bref, je pense qu'il existe un moyen plus sûr de prendre de la distance : c'est se rapprocher. Identifier ce qui gêne et s'y souder. Former une telle unité avec l'intrus, que le gêné finit par digérer le gêneur. C'est une pratique plus complexe que l'humour, mais certainement complémentaire. Pour cette raison, je pense que la vie est un



contrat. Pour le remplir on dispose de certains outils. Le corps en est un. L'égo, un autre.

Autour de ces deux planètes lourdes gravitent quelques satellites : tout ce qu'on a coutume d'appeler nos facultés, nos dons, nos dispositions. Comment remplit-on le contrat ? Par nos

actes, par notre manière de nous comporter devant toutes les occasions que la vie nous tend.

Epreuves quotidiennes, petites choses de la vie ?

Epreuves oui, avec des «é» plus ou moins minuscules : passer l'aspirateur, éplucher la soupe, essayer d'arriver à

l'heure au boulot, ne pas toujours détourner les yeux sur les malheureux qui hurlent leur solitude, sur les opinions contraires aux nôtres. Autant de manières qui s'offrent à nous de nous rencontrer... ou de nous éviter. Ces actes-là sont des miroirs devant lesquels on peut -et c'est là que se trouve notre liberté- se chercher, se reconnaître, ou regarder ailleurs. Alors est-ce une chose sérieuse ? Je n'en sais rien. Je sais seulement que j'aime bien les contrats. Ils sont autant d'incitations à les honorer.

Donc, c'est philosophiquement sérieux !

Sans doute, à condition de ne pas trop se le

répéter, parce qu'alors les choses cessent d'être sérieuses pour devenir pesantes. Mais après tout, est-ce que ce n'est pas à force de s'alourdir qu'on finit par s'alléger ?

Parce que prendre une chose en compte c'est une façon de l'assimiler, de la dominer peut-être ?

Exactement.

*Outre la référence aux **Deux maisons**, j'employais «sérieux» en pensant à l'ironie de Giraudoux à l'égard des «gens sérieux» et parce que Giraudoux nous amène au théâtre. Quelle place tient-il dans ta vie ? Et dans l'écriture ?*

J'ai pris conscience de mon désir de jouer et de mon envie d'écrire à la même époque, autour de 16 ans. Les déclencheurs ont été différents : pour le théâtre, c'est en lisant dans une revue pour les jeunes, un reportage sur l'école du Centre Dramatique de l'Est de Strasbourg. A la fin de l'article, je me suis dit : «Tu seras comédien !». C'était lumineux. Une révélation, au sens littéral. Cet article donnait une forme à un désir intérieur, profond, que je n'avais jamais encore perçu avec cette netteté. Pour l'écriture, c'est la publication en Livre de poche des poèmes de Baudelaire, Verlaine et Rimbaud qui m'a fait griffonner mes premiers textes sur des feuilles de cahier.

Donc, le théâtre occupe chez toi une place essentielle. C'est moitié pour le théâtre et moitié pour l'écriture ?

Pas du tout. La page du théâtre est tournée depuis un moment et pour longtemps. Elle s'est écartée devant les pages d'écriture qui piaf-

fient en silence et qui réclamaient leur part. Théâtre et écriture sont apparus ensemble, mais ils ont eu chacun leur époque, un peu comme deux maisons que j'ai habitées alternativement pour participer à la vie avec des outils différents. J'ai vécu corps et âme dans la première, de 16 à 22 ans.

L'adolescence.

Oui. J'étais obsédé par le désir de prouver que je pouvais réussir, pas comme les infects gagnieurs nous le serinent sur tous les tons aujourd'hui, mais prouver que l'intuition que je ressentais avec violence était juste, constituait un



chemin. Et le prouver, non pas à la société, je m'en foutais de la société, je n'avais pas plus de problèmes avec elle que tous les copains de mon âge, mais le prouver, à ma famille, aux gens qui ne m'étaient pas indifférents et qui combattaient mon choix. J'avais plus besoin de reconnaissance affective que de reconnais-

sance sociale. D'ailleurs, je me demande si je ne ressens pas les choses un peu de la même manière aujourd'hui encore, par rapport à l'écriture.

C'est le même Jacques Cassabois !

Comment dire cela ? L'adolescence, c'est un moment éprouvant de la vie, bourré de folles aspirations qui nous révèlent toutes notre incertitude à les réaliser, qui activent notre impatience et par là, notre frustration. Hélas, tout autour, le monde est là. Un monde d'adultes dont la caractéristique est justement de vous asséner son existence, à travers ses réussites, ses certitudes, ses paillettes d'autosatisfaction, sans prendre de gants. Une façon insupportable de vous montrer que vous n'êtes pas encore fait et que vous comptez pour du beurre. A 16 ans, en lisant Verlaine, Rimbaud et Baudelaire, en lisant tous les textes de théâtre que publiait le Livre de Poche: Anouilh, Sartre, Salacrou, Ibsen, Tchekov, Pirandello. Audiberti, Claudel... en assistant aux représentations du Théâtre de Bourgogne et du Centre Dramatique de l'Est, au théâtre de Lons-le-Saunier, je sentais bien que cela faisait gronder en moi une source obscure, une source de vie qu'il m'était difficile de révéler à aucun adulte, mais que la compagnie des poètes m'aidait à aimer.

Ca laisse des traces...

J'ai l'impression que, grâce à cette envie de théâtre, de représentation, de mise en valeur de l'individu, grâce à la poésie, se sculptait alors en moi quelque chose de durable, une sorte de «statue intérieure» pour reprendre l'expression de François Jacob.

Grâce aux mots ?

Grâce au parler. Parce que l'écriture théâtrale, je l'apprenais pour la jouer, les poèmes je les apprenais pour me les réciter. Cela passait par

la parole.

Tu soulignes tellement l'importance de ta propre adolescence, que la question me vient logiquement à l'esprit : pourquoi écrire pour la jeunesse, justement ?

Et paf, nous y voilà ! Cette question est pleine de malentendus. On demande toujours aux écrivains pourquoi ils écrivent. Aux auteurs jeunesse pourquoi ils écrivent **pour**. Comme s'ils connaissaient la réponse !

Les actes de notre vie qui nous engagent le plus sont les plus difficiles à justifier parce que notre vie y est justement mêlée et qu'elle nous tricote de jolis sacs de noeuds. Les explications qu'on peut en donner ne sont donc jamais définitives et de surcroît, on ne peut jamais dire que ce que l'on sait. Il me plaît de penser que ce que j'ignore est plus essentiel et que mes découvertes ne sont qu'un hors d'oeuvre destiné à me faire patienter, voire à m'égarer sur de fausses pistes. Mais parce que j'éprouve la nécessité d'affiner cette réponse intérieure, je continue d'écrire, seule manière de comprendre.

Quant à écrire **pour**, quelle catastrophe ! Certains contournent ce mot, d'autres ferment les yeux sur lui, le suppriment carrément ou le méprisent, mais tout le monde bute dessus. C'est vrai qu'il a un côté Pélican de la *Nuit de Mai*, qui s'ouvre le ventre pour donner la becquée à ses petits. La difficulté vient de ce qu'on n'arrive pas à exprimer de façon satisfaisante la spécificité de cette littérature destinée en priorité aux enfants. On est toujours condamné à la périphrase. J'aime bien celle que Christian Bruel avait inventée au début du *Sourire : des livres à propos d'enfances*. J'ai souvent envie de remplacer ce **pour**, par une autre préposition, **de**, par exemple. Ecrire de l'enfance, ça ne tient pas la route quand on parle, mais l'enfance m'apparaît alors comme un lieu vivant, un pays en moi, que je visite souvent, où je descends par les ascenseurs de la mémoire, poussé par des événements de mon présent qui me touchent, me

bouleversent et que je ne peux pas analyser, ni intégrer sans le secours de cette eau de vie d'enfance, irremplaçable.

Je pense à un aphorisme de Graf Dürckheim sur la nostalgie : « la pénétration de la profondeur, dit-il, se traduit par la nostalgie du grand large, des hauts sommets. Or, il va de soi qu'on ne peut avoir la nostalgie que de ce que l'on possède par essence. Toute nostalgie est un mal du pays perdu et manifeste le lien en profondeur avec ce dont on est séparé en surface. »

La prise de conscience de ce lien a été la naissance de mon fils qui a progressivement donné à l'écriture la place que le théâtre avait eue auparavant. Peut-être que par l'écriture, je cherchais à imprimer en moi (parce que sa présence entre Françoise et moi n'était pas toujours facile à accepter), ma volonté de cheminer à ses côtés, d'aller à lui ; le véhicule de ce parcours étant l'enfance. Le premier texte que j'ai alors écrit **pour**, en m'habitant de mon fils, et qui n'a été publié que longtemps après, est **Le premier chant**.

Mais je sais bien, en disant cela, que je n'explique pas pourquoi son intrusion dans ma vie m'a renvoyé vers cette époque de la mienne. Je pense qu'on doit y trouver autant de raisons négatives de fuite et de peur du grand monde, que de raisons positives d'émerveillement et de confiance.

Pendant, malgré ce point au-delà duquel je

n'avance plus qu'à tout petits pas irréguliers, je sais que je dois vivre et que l'écriture est une sorte de fil d'Ariane.

*C'est peut-être le moment de parler des pères et des fils ? Dans plusieurs de tes livres, **L'été où mon père a grandi**, **Mon père est un rocker**, dans une moindre mesure, **Opéré d'urgence**, les rôles classiques des pères et des fils sont inversés. C'est le père qui déraile et le fils qui le remet d'aplomb.*

Oui, et souvent dans une situation de conflit qui se règle en douceur. En fait, le père évolue beaucoup plus que le fils, d'abord parce qu'il est capable d'évoluer, ensuite parce qu'il a de la chance d'avoir un fils qui lui secoue les puces, même si parfois cela risque de péter un peu des flammes.

Mais justement, dans ces romans, il n'y a pas de flammes, il n'y a jamais rupture de communication. Le mouvement nous porte de la jeunesse vers les adultes.

C'est une manière de dire que j'aime m'installer du côté de l'enfance, que je me sens bien sur ce territoire. Et puis c'est aussi une façon d'allumer des contre-feux devant les stéréotypes. Quelque part dans son journal, Henry Thoreau écrit : « Si dans le vieillard, il n'y a pas au fond un jeune homme, dans le sophiste, un



homme sans sophismes, alors il n'y a que des démons.» On finit par ne plus considérer les êtres, ni s'adresser à eux qu'en fonction de leur apparence. J'ai le dégoût de cette paresse de l'oeil qui nous fait regarder le mâle comme puissant, la femelle soumise, l'adulte omniscient et l'enfant impuissant jusqu'au jour où il aura le droit de voter. Personne n'est à l'abri de cette paresse. On a tous à s'en méfier.

Comment fais-tu, toi?

J'écris. Lorsqu'une histoire est publiée on oublie qu'au moment où on l'écrivait elle ne l'était pas encore. On envisage toujours l'écriture par rapport à la publication. Grosse erreur ! Avoir le sentiment, en tant que lecteur, d'être l'interlocuteur privilégié de l'auteur nous fait souvent perdre de vue que l'auteur a été son tout premier interlocuteur. Donc s'il y a message, intention ou je ne sais pas quoi, dans un livre, l'auteur en a été le premier bénéficiaire parce que son état intérieur l'exigeait, bien plus sûrement que celui des lecteurs qu'il ne connaît pas. C'est pour cette raison que je ne nourris guère d'ambitions sur l'efficacité de mes grains de sable dans les rouages du macrocosme, parce qu'ils servent en priorité à assouplir les articulations de mon propre microcosme. En d'autres termes, pour citer Saint John Perse : à la question «*Pourquoi écrivez-vous ?*», la réponse du poète sera toujours la plus courte : «*c'est pour vivre mieux.*»

Pourrais-tu nous parler de la naissance des Deux maisons ? de l'archéologie de ce roman ?

Le besoin est né d'une frustration, en 79, en lisant *La saison des loups*, de Bernard Clavel. A cette époque, je n'avais qu'une envie : oublier tout ce qui me rappelait ma jeunesse dans le Jura, les vaches, le fumier, les foins, l'inconfort de l'eau à la pompe... En lisant le roman de Clavel, j'ai été saisi d'un frisson qui m'a porté de bout en bout. Il y avait mieux à faire que tourner le dos à son passé, c'était l'utiliser pour créer, habiter le présent. Chaque phrase du roman me polissait cette vérité avec lancinance. Je suis sorti de cette lecture, découragé.

En me demandant comment moi aussi... Avec la certitude que je ne pourrais jamais. A cette époque, ma mère est morte. Mon père l'avait précédée depuis longtemps. Le dernier témoin important de ce que je voulais détruire s'en allait à son tour et ce départ, c'était une manière de me dire : «*Tu veux oublier ? Oublie. Tiens, je vais même te faciliter la tâche. Regarde, la voie est libre !*» Du temps a passé. Je retournais régulièrement avec Françoise et Florent en vacances dans le Jura et cinq ans après, j'ai éprouvé le besoin d'affronter cette matière première que je laissais en jachère. J'ai dressé une liste de questions sur la vie quotidienne dans les années 25 et je suis allé, magnétophone à l'épaule, les poser à ceux qui pouvaient y répondre : mes oncles, mes tantes. Je n'avais pas choisi cette époque au hasard. Elle correspondait à la jeunesse de mes parents et, c'est évident, je voulais leur parler. Construire avec eux un dialogue que nous n'avions pas eu le temps d'engager de leur vivant. Ces questions m'ont permis de les rencontrer dans une intimité que les enfants ne soupçonnent jamais chez leurs parents. Je ne savais pas où cela me conduirait, mais j'espérais, entre autres, trouver le fil conducteur d'une narration. Ce fil m'a été donné par un oncle qui me racontait avoir été loué pour la première fois à 7 ans, contre un fromage blanc et une paire de sabots.

Quand tu entends «*7 ans*», tu prends d'un seul coup la réalité de l'époque en pleine figure ! Alors tu cherches des points de repères qui t'aident à comprendre, et de nouvelles questions surgissent. Qu'est-ce qui poussait les gens à louer leurs mômes à cet âge ? Quelle situation économique ? Comment vivait-on dans les années 25 ? Cette vie qui n'est pas dans les bouquins d'histoire qui parlent tous des années folles. Folles pour qui ? Bref, quand j'ai eu décrypté mes bandes, relu les notes de mes carnets, j'ai respiré un grand coup et je me suis lancé. J'ai écrit mon pays. Un chapitre, deux, trois et puis je me suis planté. Je me suis entêté. Deux semaines, trois, quatre. Impossible de greffer un quatrième chapitre sur le troisième. J'ai dû abandonner. J'ai re-

commencé quelques mois après. Re-plantage! Là, j'ai tout largué jusqu'à ce que, deux ans plus tard, dans une A.G. de La Charte, Christian Grenier parvienne à nous convaincre de l'intérêt d'un projet d'écriture collective qui prenne en compte des réalités du XX^{ème} siècle et qu'un appel aux volontaires soit lancé. La dynamique créatrice de ce projet d'écrivains m'a remis en selle.

Alors, c'est difficile d'écrire ?

Oui.

Ah ! Quelle révélation !...

Oui, je sais, on a tellement glosé sur la page blanche, l'angoisse de ceci ma chère, de cela... il y a des angoisses tellement plus graves, qu'évoquer cette difficulté peut faire un peu souci de riche, mais je ne vais pas te dire que c'est du gâteau alors que j'en bave comme un Turc ! Remarque, la solution pour ne pas en baver, je la connais.

Est-ce que tu arrives à la mettre en pratique, alors ?

Non. Tout à l'heure, je parlais de contrat. D'actes quotidiens qui nous permettent de le remplir. Le problème vient de notre impossibilité à considérer chacun de ces actes avec une égale importance. On hiérarchise. Je ne prends pas mon pied en épluchant des patates, même si ça n'est pas sorcier. Je le prends, même si ça n'est pas facile, en cherchant à exprimer par exemple, comment le vol d'une buse peut modifier l'atmosphère d'une clairière entourée de sapins. Donc, dans la mesure où j'accomplis certains actes en m'en débarrassant, pour atteindre plus vite ceux que j'investis de densité, il ne faut pas que je m'étonne que ces actes les plus chargés soient les plus lourds à porter ! La solution c'est : il suffit de répartir la charge autrement.

Dans une lettre, tu écris : «Faire l'effort de dire ne signifie pas qu'on sera toujours entendu (je crois même qu'il serait anormal que chaque

effort soit reconnu), mais si l'on ne fait pas d'abord l'effort de dire, aucune oreille jamais ne pourra entendre. L'expérience des rencontres avec les lecteurs, enfants ou adultes, m'a prouvé qu'il y avait partout des oreilles capables de saisir le moindre soupire et d'en vibrer au plus profond d'eux-mêmes, Parfois, ces oreilles-là nous retournent l'écho de ce qu'elles ont capté.»

Cet écho, c'est la reconnaissance sociale ?

Affective, oui ; sociale, sûrement pas ! Affective parce que ces gestes de reconnaissance m'apparaissent toujours comme des signes d'amitié, offerts par des individus qui s'impliquent, qui, le temps d'une conversation, même en quelques mots, s'entrouvrent à toi comme s'ils te disaient : «*Vous avez écrit telle phrase. Je me suis aperçu là. Regardez!*» Un être qui se révèle à son semblable, même par un petit morceau de lui-même. Ça n'a rien d'institutionnel ! C'est une sorte de famille émotionnelle qui s'agrandit. Rien à voir avec la reconnaissance sociale. Celle-là, je pense même que, faisant ce travail pour, de, vers, sur... la jeunesse, il est inutile de l'attendre.

De façon certaine et définitive ?

Reconnaître, c'est connaître une seconde fois. La première connaissance part de nous, parce qu'on est à la fois outil d'investigation et terrain de recherche. Elle est intérieure. La reconnaissance passe par l'extérieur. On reconnaît quelqu'un parce qu'on se reconnaît en lui. La société se reconnaît-elle dans l'enfance ? Se laisse-t-elle influencer, modifier par les valeurs de l'enfance ? Pour moi l'enfance c'est le domaine de l'éclosion, des tentatives, des détours. C'est un peu le domaine du temps gratuit et quand on regarde notre société on voit partout triompher le temps onéreux, le temps aboli. Aujourd'hui, la caractéristique des plus favorisés c'est de ne plus attendre, pour quelque besoin que ce soit. Les plus défavorisés l'ont bien compris. Ils cassent. Ils détruisent l'attente.

Comment, institutionnellement, la société, c'est-à-dire ceux qui ont le pouvoir de définir

ses directions, pourrait-elle alors reconnaître ceux qui ont choisi, ou se sont laissé envahir par le choix des valeurs de l'enfance ? Devant ces yeux-là, nous ne serons jamais que des aberrations. Des extra-terrestres !

Mais pourquoi introduire cette restriction ? « Je crois qu'il serait anormal que chaque effort soit reconnu ». Il semble qu'il y ait volonté de communiquer tout en sachant que c'est un absolu qu'une fatalité empêchera toujours d'atteindre.

C'est un garde-fou contre la reconnaissance qui s'infiltrer malgré tout. Une façon de me cantonner dans ma tâche d'abeille qui butine sa charge quotidienne de pollen et ne peut espérer influencer la course du soleil. Le besoin de reconnaissance nous entraîne parfois dans une sorte d'escalade intérieure qui finit par occulter les impulsions profondes qui nous font agir. Je me méfie de cette surenchère. J'en crains les conséquences.

Tu écris aussi, dans la même lettre : « L'acte d'écrire est plein d'incertitudes ; chez moi en tout cas. Incertitude devant les mots, les intentions qu'on cherche à clarifier d'abord pour soi, afin de les rendre perceptibles ensuite ; incertitude sur l'issue du travail, la recherche d'un éditeur... Le seul moyen de rompre avec toutes ces questions, c'est de se concentrer sur l'écriture au plus près. Oublier l'extérieur, pour ne penser qu'à éclairer l'intérieur. On espère que des gens saisiront ces intentions. Un peu comme un acteur qui espère que le contenu de ses silences passera la rampe. » Repli momentané sur soi, parce que l'idée est bien de communiquer, d'être compris, donc auparavant d'être écouté.

Oui, et parce que cette communication cherche à traduire une complexité, par opposition à ces propos quotidiens qui nous envahissent et qui nous font croire que les choses sont simples, sans détours. Qui nous font croire que les êtres, au fond d'eux-mêmes, ressemblent à leur apparence. La littérature se trouve aux antipodes de ce discours au premier degré. Si on

délaisse la silhouette sociale pour s'attarder sur la silhouette affective des individus, on découvre des attentes, des manières d'entendre, de humer, de filtrer la lumière du jour tellement plus subtiles. Communiquer, dans cette perspective, impose alors une démarche de même nature, qui nous oblige à laisser résonner ce qui est minoritaire en nous. Ecrire devient une manière de dire : « j'ai fait silence dans mon cœur. Voici ce que j'ai entendu. C'est un chant singulier et légitime. Ne l'écoutez que pour faire silence et chanter à votre tour. »

Mais l'étape de l'écriture ne suffit pas, il faut aussi franchir celle de la publication, donc trouver un éditeur.

Oui, c'est un parcours du combattant. Je le compare aux épreuves nécessaires qu'affrontent les héros des contes pour boucler leurs quêtes. J'ai mis du temps à admettre qu'écrire dans la perspective de publier, ce n'était pas uniquement écrire. Toute publication est l'aboutissement d'un travail de terrain, de rencontres, de discussions, de relations humaines. Tout comme l'écriture cela n'est pas donné. Cela se travaille.

Lorsqu'un texte est achevé, qu'est-ce qui t'en fait écrire un autre ?

Le besoin de combler un vide. Lorsque j'écris une histoire, je ne la connais pas. Je la découvre à mesure que j'invente, avec tous les retours en arrière, les égarements liés à une progression intuitive. Quand j'ai terminé, je pousse un énorme soupir de soulagement. Toutes les peurs de l'échec tombent d'un coup. Ce bien-être dure deux ou trois jours, puis recommence à s'amenuiser. Il s'épuise sur une plus ou moins longue durée. C'est une obscurité qui s'installe. Je la sens physiquement. Elle monte jusqu'à la nuit. Comment dire ? C'est une sorte d'absence de moi-même, de maison vide, dans laquelle les événements du monde extérieur ne viennent plus résonner. Parfois, cela arrive à tout le monde, on ressent de grandes sensations d'inutilité. C'est peut-être cela l'inutilité ; ne plus être en mesure

d'opposer aucune construction intérieure à tout ce qui nous arrive du dehors. Cette sensation de vide se développe jusqu'à ce que la crainte d'affronter les aléas de l'écriture, tout ce qu'elle nous dévoile de nous-mêmes, devienne moins forte que le vertige de ce vide. Il m'est alors possible de le peupler à nouveau par des personnages, des situations : un foisonnement. En fait, écrire pour moi, c'est une tentative d'équilibrer des forces de vie plus ou moins contraires.

Et cette façon d'écrire, est-elle pour toi un calvaire, ou bien une façon d'être à laquelle on se résoud avec fatalisme, ou au contraire une source de plaisir ? Calvaire, ce serait indécent de le prétendre et puis, tu peux chercher, tu ne trouveras pas les stigmates... Plaisir ? Oui il existe, passionnément. Mais il n'est pas donné. Il s'élabore, il se conquiert. Quant à la façon d'être... Jacques Lacarrière, dans une interview à la revue Filigrane dit : «On peut sans doute chercher à éviter tous les conflits, mais on vit de moins en moins : ce qu'on assume, c'est aussi quelque chose que l'on gagne.»

J'ai l'impression qu'on ne cesse de découvrir ce qu'on sait déjà, qu'on passe son temps à oublier pour chercher à nouveau, comme si quelque chose de fondamental, d'énorme, nous échappait toujours, qui nous oblige à revenir au point de départ, comme une nouvelle chance de trouver enfin ce que notre myopie mentale ou affective, ne cesse de nous dérober. Je pense qu'entre la naissance et la mort, on évolue très peu. L'expérience nous fait accumuler de nouveaux instruments, qui nous servent toujours à affronter les mêmes obstacles. Certes, ces obstacles se déplacent, changent d'apparence, mais leur nature reste la même.

Je le pense comme toi, mais n'y a-t-il pas là du pessimisme ?

Le seul moyen d'éviter d'y sombrer, c'est d'accepter ce constat. Le prendre comme une base de départ, une piste d'envol de l'être. Mais, devant les constats, il est toujours plus facile de dire «non» que de dire «oui». Alors, en atten-

dant d'en être capable, adoptons une sorte de *morale provisoire*, en donnant par exemple une échelle à notre discussion.

Dans une légende de *L'arbre à soleils*, Henri Gougaud, après avoir raconté les tribulations du héros Soslan au pays des géants et des montagnes, révèle en une phrase la dimension du conte : «*tout s'est passé dans le squelette d'un crâne de cheval.*»

Disons donc que notre conversation se déroule à l'ombre d'une aile de mouche...

On parlait tout à l'heure de la montagne, du Jura, mais tu as écrit aussi plusieurs livres où le thème de l'eau est très important. Est-ce que tu te sens homme de la terre ou homme d'eau ?

Oh, homme de terre, de racine, d'humus. Tous ces éléments sont des éléments concrets. L'eau, c'est une aspiration, un devenir. Dans l'eau tous les corps ont une égale densité. L'eau est un élément unifiant. Je ne suis pas homme d'eau. J'en suis loin. Je ne peux que tendre vers. En même temps, l'eau c'est notre origine. On naît tous de l'eau. Peut-être qu'inconsciemment, je tends vers mon origine. Tiens, c'est drôle, ta question m'oblige à en prendre conscience : ce sont mes premiers textes qui ont évoqué l'eau *Le premier chant*, ou qui l'ont utilisée directement comme sujet *L'homme de pierre*. Comme s'il était plus facile de commencer à parler du rêve, de l'espoir, de l'aspiration. *Les deux maisons* qui est, de mes textes publiés, le plus récemment écrit, travaille sur la réalité. Il m'a fallu serpenter longtemps avant d'aborder ce rivage-là. La réalité, quoi qu'on dise, c'est bien le plus dur à avaler. Encore une fois c'est un miroir. On a le choix de se débiter ou de regarder. Et dans ce choix-là, je trouve que l'espoir joue un méchant jeu. On dit qu'il fait vivre ! Et si c'était tout le contraire ? Est-ce-qu'en nous projetant sans cesse dans des futurs hypothétiques, l'espoir ne ferait pas mourir le présent ?

Table des illustrations

Page 1 : Le Prince de l'hiver (éditions Milan 1990)	Frédéric Clément
Page 6 : Les deux maisons (Editions Hachette 1990)	André Juillard
Page 8 : Mon père est un rocker (Editions La Farandole 1988)	Jean-Marc Costantino